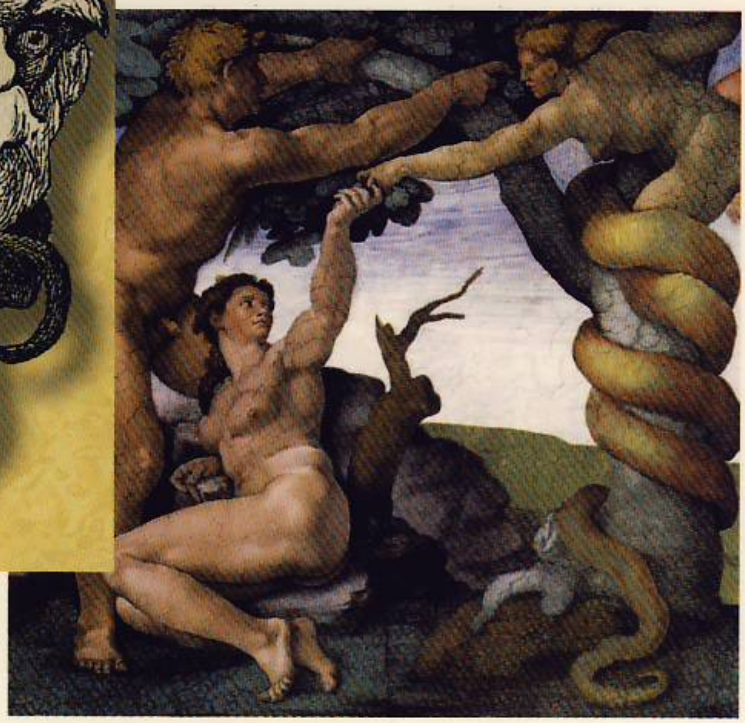
Actes académiques

Théorie de l'évolution et religions



Sous la direction de

P. Portier, M. Veuille, J.-P. Willaime

Riveneuve éditions

Typologie des créationnismes en milieu protestant aux États-Unis

Sébastien FATH

CNRS, Groupe Sociétés, Religions, Laïcités (GSRL)

Introduction

Du point de vue des sciences sociales des religions, parler *du* créationnisme au singulier n'est pas beaucoup plus facile que de parler *d'un* protestantisme au singulier. Dans les deux cas, une observation fine dévoile une grande variété d'options, comme l'illustre le terrain protestant états-unien. Cette diversité est d'autant plus foisonnante que les thèses créationnistes trouvent, outre-Atlantique, un large public. De nombreuses données de sondage l'illustrent : une enquête CBS d'octobre 2005 révélait ainsi que 51 % des Américains interrogés pensent que Dieu a créé les humains dans leur forme présente[1]... En février 2009, à l'occasion de l'anniversaire des 200 ans de Darwin, un sondage Gallup révélait quant à lui que 39 % seulement des Américains « croient » à la théorie de l'Évolution, contre un quart qui n'y croient pas, et 36 % qui n'ont pas d'opinion tranchée[2]. La variable religieuse est importante : 24 % seulement des pratiquants réguliers adhèrent à l'Évolution, contre 55 % pour les non-pratiquants. Au vu de l'ampleur du dossier, il n'est donc pas inutile d'esquisser une typologie des créationnismes protestants aux États-Unis.

Mais l'exercice typologique, quoique précieux et parfois pratiqué avec bonheur[3], a ses limites. Pour éviter le répertoire d'entomologiste,

1. Sondage CBS rendu public le 23 octobre 2005, panel de 808 adultes. 51% des personnes interrogées pensent que Dieu a créé les humains dans leur forme présente ; 30% pensent que les humains ont évolué, et que Dieu a guidé le processus ; enfin, 15% estiment que les humains ont évolué, sans que Dieu guide le processus. À titre de comparaison, le même sondage, en novembre 2004, donnait respectivement les chiffres de 55%, 27% et 13%.
2. Sondage de l'Institut Gallup février 2009 sur l'Évolution (Gallup Darwin's Birthday' Poll), échantillon de 1018 adultes interrogés.
3. Voir, par exemple, l'œuvre de Jacques ARNOULD, notamment *Les Créationnistes*, Paris, Cerf/Fides « Bref », 1996.

l'approche socio-historique impose, dans un premier temps, de contextualiser la typologie (I). En permettant d'éviter les erreurs de perspectives, ce préalable ouvre sur une riche palette de créationnismes. On découvre alors, au sein des arguments produits par la nébuleuse[4], quatre types principaux (II). Mais comment interpréter la vitalité et la diversité de ces approches créationnistes en milieu protestant ? Un dernier volet analytique permettra de soulever quelques hypothèses explicatives (III), sous l'angle des rapports entre religion et société séculière.

I. Des créationnismes enracinés dans un contexte

Parcourir le paysage créationniste en monde protestant nord-américain n'est pas plus facile que se repérer dans les Montagnes rocheuses lorsque l'on a toujours vécu dans le 5e arrondissement de Paris. Dans un cas comme dans l'autre, rien ne vaut une bonne connaissance du terrain. Pour étudier le créationnisme protestant, trois variables contextuelles s'avèrent particulièrement utiles afin que le chercheur trouve son chemin.

1. La prise en compte de la diversité des identités religieuses

La diversité des identités religieuses constitue une première variable majeure. Le protestantisme présente un kaléidoscope théologique et ecclésiologique qui a trouvé, aux États-Unis, sa pleine mesure, avec plusieurs centaines de dénominations, au sens d'organisations religieuses qui ont intériorisé la règle du jeu pluraliste, et qui s'inscrivent dans une logique de compétition afin de conquérir un maximum de consommateurs de biens de salut. Au sein de ce paysage protestant luxuriant, les diversités d'options religieuses sont énormes. Parmi les Églises baptistes, par exemple, on peut rencontrer des ultra-fondamentalistes au chevet d'un télévangéliste féru de détails eschatologiques, mais aussi des libéraux rassemblés pour écouter leur femme pasteure lesbienne et socialiste[5]. Cette diversité s'amplifie encore lorsqu'on l'inscrit dans des logiques transnationales, qui nourrissent, notamment dans l'aire protestante anglo-saxonne, des cultures créationnistes[6] clairement différenciées, parfois en compétition.

On comprend, dès lors, la vanité de généraliser au sujet « du » créationnisme protestant américain. À l'inverse d'une culture religieuse comme le catholicisme où il existe un Magistère, le protestantisme ne se structure pas autour d'une vérité institutionnelle, défendue par une autorité centrale

4. François Euvé, « La nébuleuse créationniste », in *Darwin et le christianisme, vrais et faux débats*, Paris, Buchet Chastel, 2009, p.100 et sqq.
5. Cf. William Brackney, *Historical Dictionary of the Baptists*, Lanham, Scarecrow Press, 2009.
6. Simon Coleman, Leslie Carlin (dir.), *The Cultures of Creationism: Anti-Évolutionism in English-Speaking Countries*, Aldershot, Ashgate, 2004.

reconnue par tous. Fondé sur une « désacralisation de l'Église et de ses autorités »[7], il repose sur la relation entretenue entre chaque fidèle et la Bible, encadrée par des institutions à simple caractère fonctionnel. Cette configuration sociale nourrit, de fait, une très grande diversité d'options, particulièrement en terrain évangélique[8], qui interdisent l'image parfois véhiculée par les médias[9] d'un mouvement homogène au service d'objectifs culturels et idéologiques concertés.

2. La prise en compte de l'arrière-plan socio-économique

Une autre variable majeure tient dans l'arrière-plan socio-économique. Corréler seulement les données de sondage avec les données religieuses peut induire en erreur. Est-ce toujours l'étiquette religieuse qui détermine l'opinion, que ce soit sur les origines de l'univers, la sexualité ou la politique étrangère des États-Unis ? Évidemment non. Or la tentation est souvent grande, côté européen, de surdéterminer la variable religieuse américaine, comme si elle constituait la principale explication des opinions professées. L'épisode de la guerre en Irak, en 2003, a fourni d'abondants exemples de cette distorsion dans la presse française. À lire les journaux, le sentiment dominant était que la religion avait constitué le vecteur déterminant des opinions bellicistes des Américains[10]. Or, cette impression est démentie par les enquêtes conduites aux États-Unis[11], qui révèlent que d'autres variables ont pesé bien plus lourd que les croyances religieuses.

L'arrière-plan socio-économique, sur des critères comme le revenu, le patrimoine, le niveau d'éducation, joue de toute évidence un rôle majeur dans la compréhension du phénomène créationniste, et ce n'est pas seulement vrai aux États-Unis[12] ! Même si les théories complotistes[13] et les

7. Jean-Paul WILLAIME, *La précarité protestante. Sociologie du protestantisme contemporain*, Genève, Labor et Fides, 1992, p.20.

8. Pour une approche des nébuleuses évangéliques, voir, en anglais, Mark NOLL, *American Evangelical Christianity. An Introduction*, Oxford, Malden, Blackwell, 2001. En langue française, voir Sébastien FATH (dir.), *Le protestantisme évangélique, un christianisme de conversion. Entre ruptures et filiations* (actes colloque EPHE), Turnhout, Brépols, 2004.

9. Voir ce dossier qui a fait couler beaucoup d'encre, et suscité la vive réprobation de la Fédération Protestante de France (FPF) : « Les évangéliques, la secte qui veut conquérir le monde », *Le Nouvel Observateur* n°2051, 26 février 2004.

10. « La secte Bush attaque », couverture de *Marianne*, n°309, semaine du 24 au 30 mars 2003 ; « La Maison-Blanche est prise en otage par une secte fondamentaliste », in Jean MERCIER, « Sur les terres du président », *La Vie*, n°3002, 13 mars 2003, p.44, etc.

11. Cf. en particulier *Different Faiths, Different Messages. Americans Hearing About Iraq From the Pulpit, But Religious Faith Not Defining Opinions*, rapport du Pew Research Center et du Pew Forum, for immediate release, Washington D.C., 19 mars 2003.

12. Cf. l'enquête européenne conduit par Pierre Clément et Marie-Pierre Quessada entre 2004 et 2008 (Biohead Citizen, conduite auprès de 7050 enseignants dans 19 pays), qui révèle que plus un enseignant est diplômé, quelle que soit la matière, plus il est évolutionniste, et inversement.

13. Sur l'imaginaire du complot et la fonction sécurisante qu'il joue pour l'individu en mal de repères, voir Pierre-André TAGUIEFF, *La foire aux illuminés. Ésotérisme, théorie du complot*, Paris, Éd. des Mille et une nuits, 2005.

phénomènes de rumeur du type « les médias nous mentent », ou « non, nous cachent tout » n'épargnent pas les catégories aisées de la population, comme l'illustre, en France, l'adhésion d'un artiste comique comme Jean-Marie Bigard aux théories qui décrivent le 11 septembre comme un coup monté[14], il est non moins patent que les discours anti-scientifiques et anti-vérité officielle prolifèrent davantage dans les milieux sociaux marqués par la précarité, la relégation, le déficit de formation. Le sondage Gallup de février 2009 montre ainsi que seulement 21 % des répondants états-uniens qui ont le niveau Baccalauréat croient en la théorie de l'Évolution, tandis que c'est le cas pour 74 % des répondants titulaires d'un diplôme post-Licence[15].

Quand un *hillbilly* au chômage (un habitant des Appalaches) professe que le monde a été créé en 7 jours de 24 heures, ce n'est donc pas forcément parce qu'il est religieusement fondamentaliste. C'est aussi, et peut-être surtout, parce qu'il vit une situation de marginalité sociale qui l'encourage à contester « les élites », le « système », que ce dernier lui apparaisse comme économique, culturel, politique ou scientifique.

3. La prise en compte des contextes étatiques et nationaux

Enfin, la prise en compte des contextes étatiques et nationaux n'est pas un luxe inutile, tant les traditions, d'un État à l'autre, peuvent varier[16]. Le créationnisme aux États-Unis, entité fédérale, s'avère ainsi très diversement réparti d'un État à l'autre, en raison de l'histoire même du peuplement de chaque État. À l'échelle des États-Unis tout entier, l'impact du darwinisme social dans la construction du tissu socio-économique contemporain constitue aussi une variable nationale considérable, qui a directement influé sur le débat autour de l'héritage de Darwin et contribué à rendre le créationnisme très populaire.

D'autres pays, mieux protégés des effets de la compétition ultra-libérale que les États-Unis, n'ont pas développé la même sensibilité aux éventuelles conséquences sociales d'un darwinisme dévoyé en outil d'oppression du faible par le fort[17]. C'est par exemple le cas de la France, où le créationnisme strict est peu répandu, même à l'intérieur des Églises protestantes[18].

---

14. Cf. ses propos tenus lors de l'émission d'Europe 1 animée par Laurent Ruquier, « *On va s'gêner* » le vendredi 5 septembre 2008.
15. Sondage Gallup février 2009 sur l'Évolution (Gallup Darwin's Birthday' Poll), *op. cit.*
16. Cet impact apparaît aussi de manière massive, au niveau européen, dans l'enquête conduite par Pierre Clément et Marie-Pierre Quessada entre 2004 et 2008 (Biohead Citizen), *op. cit.*
17. Voir notamment la somme de Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought*, Boston, Beacon Press, 1992, ou Peter Dickens, *Social Darwinism: Linking Évolutionary Thought to Social Theory*, Philadelphie, Open University Press, 2000.
18. Il existe en France une petite association créationniste conforme à ce type littéraliste. Elle est animée par André Eggen, lui-même protestant évangélique, et par ailleurs généticien à l'INRA. Son site internet est : http://www.aucommencement.net/ (à dater de mai

II. Typologie des créationnismes : quatre orientations principales

Situé dans son contexte, le phénomène créationniste invite, par sa variété, à une typologie qui permet, à partir du terrain protestant américain, de dégager quatre types principaux. Mais cet exercice nécessite de partir d'un périmètre commun, d'une définition englobante large. On entendra donc le créationnisme, dans ses différents types, comme la conviction, fondée sur une foi religieuse quelle qu'elle soit, que le monde a été créé par un être surnaturel.

Sur la base de cette définition générique, plus large que celle que véhicule un certain usage médiatique[19], le créationnisme littéraliste peut délimiter les contours d'un premier type, celui dont l'image et le militantisme social sont les plus forts.

1. Le créationnisme littéraliste

Par créationnisme littéraliste, on entend un système de pensée qui défend une conception miraculeuse, divine de l'origine de la vie, à partir d'une lecture revendiquée comme littérale des textes bibliques[20]. La démarche scientifique telle qu'elle est validée par les grandes universités, les centres de recherche, les laboratoires, se trouve ici ouvertement défiée, contestée, moquée, sur la base d'une argumentation extra-scientifique fondée sur l'autorité jugée supérieure des textes bibliques, en l'occurrence du début du livre de la Genèse, qui ouvre l'Ancien Testament. Cela ne signifie pas que l'on écarte toute argumentation scientifique, mais celle-ci s'appuie sur des travaux d'amateurs, sans crédibilité, qui visent à « démontrer » (*sic*) que le monde aurait été créé en sept jours que 24 heures, et que les êtres humains ont été contemporains des dinosaures. Le créationnisme dit « scientifique » d'un Henry Morris (1918-2006) relève assez largement de cette attitude[21]. Comme le souligne François Euvé, il « ne s'agit pas d'opposer la religion à la science, mais une science à une autre », sur la base d'une revendication d'orthodoxie biblique qui précise, dans l'article 1 de sa charte, que « le récit des origines donné par la Genèse est la présentation de simples vérités historiques »[22].

2009). Intitulée « Au commencement », cette association a peu d'audience mais propose des conférences aux Églises locales qui manifestent leur intérêt pour cette approche. Sur les créationnismes en terrain français, toutes confessions religieuses confondues, voir notamment Cyrille Baudouin, Olivier Brosseau, *Les créationnismes, une menace pour la société française ?*, Paris, Syllepse, 2008.

19. On réduit parfois le créationnisme au fixisme (postulat qu'il n'y aurait aucune évolution des espèces), ce qui est très réducteur.

20. Elle est revendiquée comme littérale, ce qui ne signifie pas qu'elle le soit ! Les récits de création de la Genèse ne mentionnent pas des jours de 24 heures.

21. Une partie de ce courant peut aussi être rapprochée du type 2 (créationnisme concordiste).

22. François Euvé, *Darwin et le christianisme, vrais et faux débats, op. cit.*, p.97.

Ce créationnisme connaît une vraie popularité aux États-Unis, sans doute de l'ordre d'une quinzaine de millions de personnes, et défraie régulièrement la chronique par ses excès et ses prétentions, dont la récente mise en place d'un Musée de la création, dans le Kentucky, n'est qu'un avatar parmi beaucoup d'autres. Le type créationniste littéraliste décrit assez bien, en particulier, le mouvement *Young Earth*, qui résume l'histoire de l'univers en quelques milliers d'années (entre 6.000 et 10.000 ans environ).

Le succès de ce créationnisme littéraliste s'explique en raison de trois facteurs. D'abord, l'existence d'un grand protestantisme populaire, voire prolétaire, ancré en particulier dans la *Bible Belt*[23]. Ce terreau se prête mieux que d'autres aux interprétations complotistes et anti-système. Ensuite, l'existence d'un vaste courant fondamentaliste, aile radicale du protestantisme évangélique, qui défend l'inerrance de la Bible et valorise les approches littérales. Bien que fragmenté et sur la défensive, ce courant né au début du XXe siècle en réaction au libéralisme théologique s'appuie sur de vastes réseaux organisés en culture alternative, avec leurs Églises, leurs organisations de jeunesse, mais aussi leurs écoles, leurs universités, leurs médias audio-visuels, leurs clubs de sport et leurs hôpitaux[24]. Les protestants évangéliques eux-mêmes ne sont pas hermétiques, pour une minorité d'entre eux, à cette approche. Leur biblicisme et leur accent sur l'engagement du converti[25], corollaire d'une propension à l'anti-intellectualisme bien décrite par l'historien Mark Noll[26], expliquent leur intérêt pour ce registre d'explication simple. Enfin, il s'explique sans doute aussi en partie par l'accent traditionnellement plus faible, dans le système scolaire états-unien, sur la culture générale[27]. Nombre d'élèves sont très peu confrontés au cours de leur scolarité à l'explication pédagogique de l'évolutionnisme, tandis que les mêmes sont confrontés à un enseignement religieux hebdomadaire.

---

23. Cf. Sébastien FATH, *Militants de la Bible aux États-Unis, évangéliques et fondamentalistes du Sud*, Paris, Autrement, 2004.

24. Voir notamment, en langue française, Moktar BEN BARKA, *Les nouveaux rédempteurs, le fondamentalisme protestant aux États-Unis*, Paris-Genève, Éd. de l'Atelier-Labor et Fides, 1998.

25. Voir les actes du colloque organisé à l'École Pratique des Hautes Études, section des Sciences Religieuses : Sébastien FATH (dir.), *Le protestantisme évangélique, un christianisme de conversion*, Turnhout, Brépols, 2004, 378.

26. Mark NOLL, *The Scandal of the Evangelical Mind*, Grand Rapids, Eerdmans, 1995 (3e ed., 1ère ed. 1994).

27. Un exemple dans le domaine de la culture géographique : la Fondation *National Geographic* a conduit en 2002 une ambitieuse recherche, dans neuf pays, sur les connaissances géographiques des jeunes adultes. La population américaine émarge en avant-dernière position du classement final (de justesse devant les Mexicains). Un item parmi d'autres : 30% des Américains interrogés situent la population de leur propre pays entre un et deux milliards d'habitants... Rapport d'enquête National Geographic-Roper 2002, *Global Geographic Literacy Survey*, National Geographic Foundation, rendu public en novembre 2002 (78 pages).

2. Le créationnisme concordiste

Un second grand type, aux États-Unis, peut être décrit comme le créationnisme concordiste. À l'inverse du précédent, ce créationnisme n'écarte pas d'un revers de la main les explications apportées par les scientifiques. Le mouvement créationniste que l'on désigne par *Old Earth*, en opposition au mouvement *Young Earth*, peut être considéré comme relevant de ce type. L'idée dominante est ici de s'appuyer autant que possible sur les acquis scientifiques reconnus, mais seulement lorsque ceux-ci concordent avec l'ordre créationnel décrit dans le livre de la Genèse. On procède, en quelque sorte, comme beaucoup de chrétiens de toutes tendances procédaient, au début du XXe siècle, avec l'archéologie au Proche-Orient. On affirme respecter la science, on la cite, on la convoque, mais à charge qu'elle vienne corroborer la trame biblique, sur la base de ce que Simon Locke décrit justement comme un « syncrétisme discursif » qui bricole d'un registre à l'autre[28].

Les créationnistes concordistes lisent la Bible de manière moins littérale que les créationnistes stricts. Ici, place est laissée à une interprétation large de l'idée de « jour » de la création, sur la base d'une référence biblique selon laquelle aux yeux de Dieu, « mille ans sont comme un jour »[29]. Mais pas question d'accepter l'évolutionnisme darwinien en tant que causalité intrinsèque. Pour les tenants de cette approche, l'homme ne descend pas du singe, mais a été créé par Dieu dans sa forme actuelle. Ceci revient, naturellement, à nier l'épistémologie scientifique puisque la vérité scientifique est conditionnée à une variable extra-empirique : la Bible. Mais à l'inverse de l'approche littéraliste, on essaie de « respecter les formes », ce qui permet de faire illusion auprès de publics qui n'ont pas reçu, en la matière, de formation poussée.

Ce créationnisme est au moins aussi répandu que le précédent, à l'intérieur mais aussi à l'extérieur des rangs du protestantisme. L'orientation du Dallas Theological Seminary, par exemple, l'une des plus grandes universités évangéliques conservatrices, voire fondamentaliste, correspond bien à cette approche[30]. Il est assez populaire parmi les quelque 80 millions de protestants évangéliques que comptent les États-Unis, attirant les préférences d'une part significative de ce public, sans qu'il soit possible de l'évaluer précisément. 20 millions ? 25 millions ? On ne dispose d'aucune enquête quantitative sérieuse pour déterminer plus finement l'ampleur de ce public[31].

---

28. Simon Locke, « Creationist Discourse and the Management of Political-legal Argumentation : Comparing Britain and the USA », dans Simon Coleman, Leslie Carlin (dir.), *The Cultures of Creationism: Anti-Évolutionism in English-Speaking Countries, op. cit.*, p.45 à 66.
29. Bible, *Psaume 90 :4.*
30. Voir le magazine *Kindred Spirit*, Thomas E. Woodward, « Explaining about our Creator, Answering Darwin », Dallas, Winter/Spring 2009, vol 33, n°1, p.4 à 7.
31. L'enquête de CBS en octobre 2005 (*op. cit.*) révèle que 51% des Américains interrogés pensent que Dieu a créé les humains dans leur forme présente, catégorie qui regroupe les

3. Le créationnisme finaliste

Un troisième type, largement médiatisé lui aussi depuis que sa réputation a franchi l'Atlantique, peut être défini comme un créationnisme finaliste. Avec ce type créationniste, on franchit un degré supplémentaire dans la crédibilité donnée à l'épistémologie scientifique. On ne la rejette nullement d'un revers de la main, comme dans le créationnisme littéraliste. On ne se contente pas non plus de sélectionner, au sein de la biologie évolutionniste, ce qui paraît concorder avec les grandes lignes du scénario créationnel décrit dans les récits de la Genèse. On accepte ici plus largement l'approche scientifique en tant que telle, y compris l'idée que le vivant, dont l'être humain, a évolué vers des formes de plus en plus complexes. Comme l'écrit Dinesh D'Souza dans *Christianity Today*, le principal périodique protestant évangélique des États-Unis, « nous pouvons embrasser l'analyse de Darwin sur l'Évolution sans adopter son naturalisme métaphysique et son incroyance »[32].

On se distingue de l'épistémologie scientifique principalement sur un point, celui de la finalité. Pour ces créationnistes, l'évolution du vivant illustrerait un dessein intelligent, une volonté supranaturelle, et non pas simplement un enchaînement purement matériel et endogène, fruit du « hasard et de la nécessité »[33].

Cette approche recouvre l'essentiel du mouvement de l'*Intelligent Design* (ID), qu'on décrit aussi parfois comme « néo-créationnisme »[34]. Mais cette conception finaliste la précède et l'englobe. Elle est très populaire chez les protestants évangéliques, particulièrement chez les jeunes[35], mais aussi chez les *mainline* protestants[36] et une large partie des catholiques. Elle comporte deux orientations : l'une, militante, qui insiste non seulement sur la finalité du Vivant, mais aussi sur une intervention divine distincte des processus naturels, sortant de ce fait de l'épistémologie scientifique propre à la biologie évolutionniste. Elle est défendue par les avocats d'une école *Intelligent Design* en tant que telle, comme William Dembski. L'autre orientation, plus modérée, insiste essentiellement sur la finalité du Vivant,

---

créationnistes littéralistes et les créationnistes concordistes.

32. Dinesh D'Souza, « The Evolution of Darwin », *Christianity Today*, janvier 2009, p.67.

33. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité: Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Paris, Seuil, 1970.

34. Il existe désormais une abondante bibliographie sur le courant « ID ». Voir notamment Ronald L. Numbers, *The Creationists: From Scientific Creationism to Intelligent Design*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2006.

35. D'une façon générale, les jeunes Américains sont plus prompts que leurs aînés à accepter la théorie de l'Évolution. Le sondage de l'Institut Gallup de février 2009 sur l'Évolution (Gallup Darwin's Birthday' Poll) montre que 49% des moins de 34 ans « croient » en l'Évolution. Ce n'est le cas que pour 31% des plus de 55 ans.

36. Églises pluralistes, marquées par les théologies libérales, peu ou prou héritières des Églises établies (presbytériens, épiscopaliens, unitariens...).

sans remettre en cause, par ailleurs, la méthodologie de la biologie évolutionniste. Cette dernière ne s'observe pas seulement chez les protestants : elle correspond du reste d'assez près à l'approche défendue, depuis quelques années, par le Magistère romain, s'inspirant des positions déjà tenues, à contre-courant à l'époque, par un Teilhard de Chardin (1881-1955). Elle rejoint aussi les conceptions développées de manière lapidaire par l'évangéliste états-unien Billy Graham, figure de proue du protestantisme évangélique[37]. Dans un ouvrage publié en 1997, il soulignait ainsi : « Je crois qu'à de nombreuses reprises nous avons mal interprété la Bible, en lui faisant dire des choses qu'elle ne signifiait pas, et je crois que nous avons commis une erreur en pensant que la Bible est un livre scientifique. La Bible n'est pas un livre de science (...). Je crois que Dieu a créé l'univers. Je crois qu'Il a créé l'homme, et le fait que ce soit par un processus évolutionniste (...) ou non, ne change pas le fait que Dieu a créé l'homme »[38]. L'évolution n'est pas ici rejetée *a priori*, à l'inverse des créationnismes littéraliste ou concordiste, mais elle est acceptée comme hypothèse probable sur la base d'un finalisme fondée sur l'idée d'un Dieu créateur.

On peut considérer que cette position, qui comporte de nombreuses variantes[39], est sans doute la plus répandue chez les protestants américains, comprenant les Églises évangéliques et les *mainline churches*. Elle est également solidement implantée en Europe[40]. Elle s'appuie notamment, outre-Atlantique, sur la popularité d'un *Evolution Week-end* mis en place annuellement depuis 2006 par un réseau d'Églises, afin d'affirmer la compatibilité entre Évolution et Création. 1049 Églises y ont participé en 2009, issues des 50 États des États-Unis. Tous les rangs protestants sont représentés : baptistes, luthériens, presbytériens, unitariens, épiscopaliens ainsi que plusieurs paroisses catholiques[41].

---

37. Cf. Sébastien FATH, *Billy Graham, pape protestant ?*, Paris, Albin Michel, 2002.
38. Billy GRAHAM, *Personal Thoughts of a Public Man, 30 years of conversations with David Frost*, Colorado Springs, Victor Books, 1997, p.73.
39. En examinant de très près les approches finalistes de type *Intelligent Design*, on pourrait aisément construire une typologie en quatre ou cinq sous-catégories (tantôt proches du concordisme, tantôt proches du théisme), suivant, par exemple, que le finalisme est posé comme *a priori*, comme hypothèse, comme principe régulateur, etc.
40. Rachel Vaughan, coordinatrice, en France, du Réseau des Scientifiques Évangéliques (et ancienne chercheuse en biologie cellulaire), défend ce point de vue. Elle souligne : « la théorie de l'évolution en elle-même n'est pas mise en cause. Aux États-Unis, 95% des scientifiques et 99,85% des biologistes et géologues s'accordent sur la théorie de l'évolution, et il n'y a pas à l'heure actuelle de théories concurrentes qui risquent de renverser ce consensus. Malgré les abus philosophiques de la part des athées militants, la théorie de l'évolution, en tant que théorie scientifique, ne met nullement en question l'existence de Dieu ». Rachel VAUGHAN, « La théorie de l'évolution », *Horizons évangéliques*, mai-juin 2009, p.18.
41. Le site internet de cet Evolution Week-End est :
http://www.butler.edu/clergyproject/rel_evolution_weekend_2009.htm (à dater de mai 2009).

4. Le créationnisme théiste

Mais une robuste minorité de ces communautés protestantes qui célèbrent un week-end de l'Évolution est à rapprocher plutôt du quatrième type de créationnisme, le créationnisme théiste. Avec ce type, on franchit une dernière étape dans l'intégration de l'épistémologie scientifique. On accepte ici non seulement les travaux scientifiques reconnus comme les plus pointus, mais on va jusqu'à refuser d'incorporer dans le raisonnement l'idée d'un « hasard guidé », chère aux militants de l'*Intelligent Design* et... d'Hubert Reeves[42]. La position tenue est la suivante : oui, Dieu a créé le monde, car, comme écrivait saint Augustin[43], « la nature est ce que Dieu fait ». Mais on n'entend pas prétendre scientifiquement qu'il a guidé les processus évolutionnistes. Dieu serait un « Premier moteur » (Aristote), sachant qu'ensuite, le vivant aurait évolué selon ses lois propres, sans qu'il soit besoin de démontrer l'intervention, étape par étape, d'une force surnaturelle.

Ce créationnisme théiste est très minoritaire chez les protestants évangéliques, bien qu'on puisse le rencontrer[44]. En revanche, il est plus populaire chez les *mainline protestants*, les catholiques se situant dans un « entre deux ». Le créationnisme théiste se combine avec une méfiance d'ordre politique pour les militants de l'*Intelligent Design*, soupçonnés d'une volonté de christianisation conservatrice où l'on recycle le « vieux vin créationniste dans de nouvelles bouteilles design »[45]. Pour eux, ce n'est pas « Dieu versus Darwin », mais « Dieu et Darwin »[46].

À la limite, comme chez le philosophe calviniste Alvin Plantinga (né en 1932), le théisme n'existerait pas malgré l'Évolution... mais constituerait un meilleur appui à la théorie de l'Évolution que le naturalisme[47]. Combien de millions de protestants se réclament de cette approche théiste ? Là encore, on est réduit à des conjectures. De nombreux sondages indiquent qu'une nette majorité d'Américains estiment que Création et Évolution, foi et darwinisme peuvent être complémentaires[48]. Ces réponses se répar-

---

42. La notion de hasard guidée est au centre de son ouvrage : Hubert Reeves, *Patience dans l'azur*, Paris, Seuil, 1981. De nombreux scientifiques la partagent, à l'image de Bernard d'Espagnat, physicien français dont l'œuvre en physique quantique a été couronnée du prix Templeton en mars 2009. D'Espagnat plaide pour une explication spiritualiste de l'univers, concluant que le hasard n'est pas un facteur explicatif suffisant pour rendre compte de la complexité du cosmos.

43. Cf. Saint Augustin, *De Genesi ad Litteram* (Commentaire littéral de la Genèse).

44. Voir Denis Alexander, *Creation or Evolution, Do We Have to Choose ?*, Monarch Books, Abington, 2008. L'auteur est à la fois évangélique et biologiste évolutionniste.

45. Niall Shanks, *God, the Devil and Darwin, a Critique of Intelligent Design Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

46. Cf. Jacques Arnould, *Dieu versus Darwin. Les créationnistes vont-ils triompher de la science ?*, Paris, Albin Michel, 2009.

47. Voir la contribution de Roger Pouivet dans le présent volume.

48. Le sondage CBS 2005, déjà cité, montre que 67% des personnes interrogées estiment que l'on peut croire en Dieu et en l'évolution.

tissent entre créationnisme finaliste (ID) et créationnisme théiste, sans qu'il soit possible d'affiner beaucoup plus. Sur cette base, on peut estimer à au moins de 20 millions de protestants les partisans de cette approche.

En définitive, dans son approche du créationnisme, le protestantisme américain paraît partagé sur la base de quatre types qui rassemblent chacun entre 20 et 30% du total : on est loin d'un bloc homogène, tant les différences d'un type à l'autre sont considérables, suscitant des débats et controverses passionnés entre protestants évangéliques.... et bien au-delà de ces Églises.

III. Interpréter la vitalité de ces créationnismes : trois hypothèses

Quelle signification donner à la vitalité de ces créationnismes aux États-Unis ? Du point de vue des rapports entre religion et société séculière, comment comprendre le maintien massif d'interprétations religieuses de la naissance de la vie au cœur d'une société consumériste et sécularisée ?

1. Une crise de plausibilité des grands discours scientifiques ?

La première hypothèse revient à interpréter la force du créationnisme états-unien, notamment chez les protestants américains, comme un symptôme de la crise de plausibilité des grands discours scientifiques. Plusieurs éléments invitent en effet à soutenir cette hypothèse, volontiers relayée dans les médias sous l'angle d'une offensive obscurantiste. Que des millions de citoyens d'une grande démocratie ne placent aucune confiance dans les preuves apportées par la biologie évolutionniste n'est pas anodin, pas plus que ces multiples efforts entrepris, depuis le début du XXe siècle, pour affaiblir l'enseignement du darwinisme dans l'école publique. Le succès du Creation Museum, inauguré en grandes pompes à Petersburg (Kentucky) le 28 mai 2007, pose aussi question. Financé sur des fonds privés venus principalement de certains cercles protestants fondamentalistes et évangéliques, il a rencontré un vrai public, qui se presse pour admirer les explications au sujet de la prétendue jeunesse de la Terre et de la cohabitation entre les fils d'Adam et Eve et le Tyranosaure Rex. 500.000 visiteurs s'y sont pressés durant les douze premiers mois d'ouverture, suscitant l'inquiétude bien compréhensive des milieux scientifiques de tous bords, consternés par le caractère pour le moins fantaisiste des explications fournies[49].

La persistance du créationnisme aux États-Unis serait donc interprétable comme un signe de la crise de la modernité, qui invite certains analystes

49. Voir notamment cet article au style bien enlevé : Brandon Keim, « In the Creation Museum, Enlightenment is the Fall » (Dans le Musée de la Création, les Lumières sont la Chute), site internet *Wired Science*, 29 juin 2007.

à parler de « post-modernité » plutôt que d'ultramodernité[50]. Les grands récits, les idéologies du progrès, les valeurs scientifiques seraient battus en brèche par un retour du religieux aux relents de régression intellectuelle. Au sein de l'immense nébuleuse protestante américaine, les accents antimodernes de certains courants théonomistes[51], sans oublier les veines néo-charismatiques fondées sur l'omniprésence du surnaturel[52] (thématique du combat spirituel) peuvent être raccordés, de près ou de loin, à ce type de posture, sur la base de ce discours type : « Dieu et ses armées, à la reconquête d'un monde corrompu par la rationalité matérialiste ».

2 Une crise d'adaptation des religions révélées ?

Cette hypothèse d'une crise de plausibilité du discours scientifique, bien qu'étayée, ne résout pas tout. Au sein des milieux protestants évangéliques, qui mobilisent des millions de créationnistes, les valeurs de la modernité et de la science sont loin d'être toutes rejetées. La démocratie, la liberté de conscience, l'égalité des droits, l'accès à la contraception, et naturellement l'épistémologie scientifique ne désertent pas les campus évangéliques ! Nombre de collèges et d'universités évangéliques proposent des cursus de formation, y compris parfois en sciences dures, d'une qualité qui étonneraient nombre d'observateurs de la scène universitaire française[53]. Décrire le créationnisme dans sa version protestante et évangélique comme une simple offensive obscurantiste contre la science objectivante est caricatural.

L'exemple du principal promoteur de la doctrine de l'inerrance biblique, ingrédient essentiel du fondamentalisme protestant, l'illustre bien : B.B. Warfied[54] (1851-1921), principal du Princeton Seminary de 1887 à sa mort, était un évangélique très orthodoxe, signataire de textes paru au sein des *Fundamentals*, fascicules à la base du fondamentalisme protestant américain[55]. On aurait pu imaginer un tel homme hostile, sans conditions,

50. Sur ce débat pour savoir si la période actuelle constitue une quasi sortie de la modernité (post-modernité), ou une continuation désenchantée de celle-ci (ultramodernité), voir les développements éclairants de Jean-Paul WILLAIME dans *Sociologie des religions*, Paris, PUF « Que Sais-Je », 1995 (1ère éd.), p.98 à 113.

51. Une partie de la *Dominion Theology*, en particulier. Voir Sara DIAMOND, *Roads to dominion: right-wing movements and political power in the United States*, New York, Guilford Press, 1995.

52. Voir notamment « Strands within Neo-Pentecostalism », in Stephen HUNT, *Alternative Religions, an introduction*, Londres, Ashgate, 2003, p.81-85.

53. Pour une approche de ce vaste terrain académique évangélique états-unien dans ses rapports à la science, voir en particulier David N. LIVINGSTONE, D.G. HART, Mark A. NOLL (dir.), *Evangelicals and Science in Historical Perspective (Religion in America Series)*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

54. Gary L. W. JOHNSON (dir.), *B. B. Warfield: Essays on His Life and Thought*, Phillipsburg, P&R, 2007.

55. Entre 1910 et 1915, douze fascicules, tirés à trois millions d'exemplaires, ont été publiés sous le titre suivant : *The Fundamentals : A Testimony to the Truth.* Ils comprenaient une centaine d'articles théologiques, écrits par les protestants évangéliques les plus en vue

au darwinisme. L'historien Mark Noll a montré qu'il n'en est rien. Warfield écrivait : « La vraie question par rapport à la doctrine de l'évolution n'est pas... de savoir si la vielle foi peut vivre avec cette nouvelle doctrine... Nous pouvons êtres certains que la vieille foi sera capable non seulement de vivre avec, mais d'assimiler en son sein tous les faits... La seule vraie question par rapport à la doctrine de l'évolution est de savoir si elle est vraie »[56]. Et Mark Noll précise que par « vraie », Warfield ne parlait pas de vérité théologique, mais de vérité empirique, scientifique, factuellement vérifiable. On voit bien que ce type de position, partagée aussi par un James Orr[57], ne cadre pas avec l'hypothèse d'un créationnisme forcément en guerre contre la vérité scientifique. Bien des points de vue créationnistes, à l'exception frontale du créationnisme littéraliste, illustrent moins une tentative de subversion de la modernité qu'une crise d'adaptation des religions révélées à la modernité : au début du XVIIIe siècle, rarissimes étaient les protestants prêts à réfuter l'idée d'une création divine en six jours. Au début du XXIe siècle, les tenants d'une création en six jours de 24 heures sont très largement minoritaires, quoique bien décidés à se faire entendre.

Sur le long terme, la « vieille foi » s'accommode peu à peu, sur des modalités diverses, des acquis scientifiques. Le créationnisme littéral a beau mobiliser des millions d'Américains 200 ans après la naissance de Darwin, il en mobilise proportionnellement moins qu'à l'époque du Procès du Singe (1925), où John T. Scopes avait été condamné à une forte amende[58] pour avoir osé mentionner l'Évolution darwinienne dans un cours donné dans une école publique du Tennessee[59].

3. La réactivation du vieux débat sur le sens de l'aventure collective

Au-delà de la dialectique « qui mange qui ? » (offensive du créationnisme religieux contre la modernité, ou au contraire impact croissant de la modernité scientifique sur la religion), il reste la question du sens de l'aventure collective.

Cet élément apparaît presque constamment dans la rhétorique des créationnistes, quelle que soit leur tendance. C'est par exemple le cas dans l'ouvrage publié en 2009 par le théologien évangélique Alister McGrath : il considère que la théorie de l'Évolution, dont il ne conteste pas la validité,

---

de l'époque, au nom d'une défense de l'orthodoxie biblique qui a donné naissance à ce qu'on appelle le fondamentalisme protestant.

56. BB. Warfield, cité par Mark Noll, *American Evangelical Christianity, An Introduction, op. cit.*, p.62.

57. James Orr (1844-1913), théologien écossais, presbytérien et évangélique, autre contributeur des fameux fascicules *The Fundamentals.* Orr admettait la théorie de l'Évolution et plaidait pour l'hypothèse de « l'Évolution théiste ».

58. Cent dollars, soit l'équivalent de plus d'un millier de dollars aujourd'hui.

59. Voir Edward Larson, *Summer for the Gods : The Scopes Trial and America's Continuing Debate over Science and Religion*, Cambridge, Harvard University Press, 1997 (prix Pullizer 1998).

n'infirme aucunement la possibilité d'un Dieu créateur, source de foi et de cohérence pour le monde et l'individu qui y vit[60]. Le Magistère de l'Église catholique ne dit pas autre chose[61]. L'approche créationniste, prise au sens large (en ne se limitant pas au créationnisme littéraliste) n'est pas nécessairement une explication alternative de l'évolution de la vie. Elle est d'abord, et surtout, une manière de défendre la croyance chrétienne de la création, au nom d'une conception de l'existence fondée sur l'intervention d'une puissance surnaturelle, objet de foi, présentée comme un Dieu d'amour, créateur puis rédempteur.

Sous cet angle, la force du débat créationniste aux États-Unis apparaît moins comme un conflit science-foi, même s'il comporte, à l'évidence, certains éléments de cette tension, qu'un symptôme d'une crise du sens. Quelle signification donner à l'aventure collective ? Les questions métaphysiques posées par Gauguin dans son tableau de Tahiti, « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous » (1897-98) n'ont pas déserté les consciences. Dans un monde désenchanté[62], cimetière des idéologies, qui pose ces questions au plus grand nombre ? Si le système éducatif, l'arène commerciale, la scène politique ne suffisent pas à occuper cette fonction de questionnement, où placer la « valeur esprit » décrite en contrepoint par Bernard Stiegler[63] ? N'en déplaise aux apôtres de la mort de Dieu, la religion demeure, sur ce créneau, une ressource, notamment autour de l'enjeu crucial de l'origine, qui traverse tout le débat créationniste.

À la lumière de la lecture de David Livingstone, qui a montré, dans une synthèse stimulante, que beaucoup de théologiens évangéliques étaient plus conciliants à l'égard de Darwin au début du XXe siècle qu'à la fin du même siècle[64], on peut se demander si, dans l'intervalle, ce sont les évangéliques seuls qui ont changé, ou si ce n'est pas aussi la manière dont la société américaine porte la question du sens. Et si la métaphore wébérienne du capitalisme comme « cage de fer »[65] s'était, entre temps, vérifiée, expulsant de plus en plus les valeurs et questionnements qui tranchent avec l'idéal contemporain du citoyen consommateur ? Ceci contribuerait

60. Alister Mc Grath, *A Fine Tuned Universe. The Quest for God in Science and Theology*, Westminster, John Knox Press, 2009.

61. Pour une perspective comparée, voir notamment Pierre Gisel et Lucie Kaennel, *La création du monde, Discours religieux, Discours scientifiques, Discours de foi*, Genève, Labor et Fides, 1999.

62. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), Paris, 1985.

63. Bernard Stiegler, *Réenchanter le monde : La valeur esprit contre le populisme industriel*, Flammarion Collection Essais, Paris, 2006.

64. David N. Livingstone, *Darwin's Forgotten Defenders: The Encounter Between Evangelical Theology and Evolutionary Thought*, Grand Rapids, Eerdmans, 1987 (1ère ed. 1984).

65. « (...) Nul ne sait encore qui, à l'avenir, habitera la cage » – du capitalisme effréné – « ni si, à la fin de ce processus gigantesque, apparaîtront des prophètes entièrement nouveaux, ou bien une puissante renaissance des pensées et des idéaux anciens, ou encore – au cas ou rien n'arriverait – une pétrification mécanique, agrémentée d'une sorte de vanité convulsive » ; Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p.251.

à expliquer qu'en réaction, on assiste à un durcissement des positions créationnistes[66].

Conclusion

Pour conclure, la mise en contexte et la description des variétés créationnistes en milieu protestant aux États-Unis nous rappellent le fait que la religion « fait système ». Elle s'insère, et se comprend, dans un cadre plus large, qui embrasse tous les prestataires de sens d'une société donnée. Il apparaît donc illusoire d'imaginer, par exemple, que le créationnisme littéraliste disparaîtra spontanément à coup de leçons théologiques ou de démonstrations condescendantes.

« Entre la Bible et Darwin »[67], il y a de l'espace : celui de la *Res Publica*, de la délibération sur la signification de l'aventure collective. La science n'a pas à dire les fins ultimes, comme le souligne justement Guillaume Lecointre : « On ne saurait demander à la science, comme le font les spiritualistes, de servir sur commande une posture philosophique, quelle qu'elle soit »[68] (d'origine religieuse ou non). Mais cette indispensable et salubre 'retenue' méthodologique qui fonde la science moderne propose un appel d'air pour que s'expriment, dans d'autres espaces et d'autres modalités (culture, éducation, lieux délibératifs etc.), des interrogations existentielles, la question de l'origine, du sens et des fins de l'Homme.

C'est faute de s'approprier suffisamment ces enjeux du sens au cœur de la Cité que prolifèrent en contrebande les « prêts-à-penser » simplistes mais consolateurs, dont le créationnisme littéraliste n'est qu'un avatar parmi bien d'autres.

---

66. On pourrait appliquer le même raisonnement au sujet du « retour » sur la scène politique du fondamentalisme protestant, à la fin des années 1970. Si certains acteurs de ce courant se sont manifestés si bruyamment (J. Falwell, P. Robertson, R. Reed, etc.), ce n'est pas parce qu'ils étaient en train de gagner la partie. Cette posture de réaction s'explique au contraire parce que la religion déserte de plus en plus l'espace public (fin de la prière à l'école en 1962, avortement légalisé en 1973, etc.).

67. Dominique Lecourt, *L'Amérique entre la Bible et Darwin*, Paris, PUF Quadrige, 1998 (rééd. ; 1ère ed. 1992).

68. Guillaume Lecointre, « Évolution et créationnismes », Muséum d'Histoire Naturelle, Paris, sur le site du CNRS (www.cnrs.fr/cw/dossiers).